

Peanuts with attitude

Je suis la voix de Charlie Brown. François Curlet, mon cerf-volant, il m'aide à le faire s'envoler. Mon tricot comme drapeau, il déplace se déplace, moi aussi je ne vais pas tarder. Depuis cet hiver 99, je vends des cacahouètes sur un petit étal qu'il m'a confectionné. Il est le seul à s'être soucié de moi quand Schultz nous a abandonnés, quelques mois avant son décès. Depuis qu'on ne me dessine plus, je dois rédiger ma survie ; mon stand était conçu pour les quais du métro, les couloirs à sauvette. Aujourd'hui je suis là, dans un coin de son expo, discret. Je pense qu'il sait et me laisse faire.

Je suis la voix de Charlie Brown, j'aimerais trouver une solution. Pour vendre mes peanuts, niché derrière une noix de coco. C'est une exposition fictive, une rétrospective pour de faux, à part là où je suis. Là où je suis il y a toutes les œuvres de François Curlet, enfin celles jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui c'est un soir de septembre 2007. Les visiteurs ne m'achètent rien. Ce n'est pas tant qu'ils ignorent vraiment mes fabacées, c'est plutôt qu'ils ne peuvent jamais s'approcher de moi. Et plus je les observe, plus je comprends pourquoi et redoute à mon tour de me faire attraper.

Ils sourient parfois jaune. Sous leurs pieds, tôt ou tard, le sol se dérobera. C'est à cause des molécules. En se heurtant, elles créent une faille, un vortex fend le parquet, ça on ne peut rien n'y faire. Les rapprochements plastiquent, l'épicentre est mis en abîme, les détournements sont minés. Il faudrait que je traverse en prenant vers le Nord, on raconte qu'une pause est accessible par là. Deux mètres trente de diamètre, on la dit verte, aussi, et gardée par un morse. Je ne sais pas quoi penser de cette légende urbaine mais je dois tout faire pour m'y rendre. J'ai peur de disparaître si on me regarde trop.

Ma boussole ne ment pas, encastrée dans ce sac cartonné et siglé, orange. Juste à côté de lui, je crois bien qu'ils ont tué Kenny. J'amorce ma phase de repliement. Le mur gauche de la salle vacille, dévoré par l'affiche d'un clip qui n'existe pas. Devant, un galeriste chauve. Je lui tape sur la tête et bientôt toute une foule se lance à ma poursuite. J'entends *Yackety Sax*, ils sont proches, tellement proches. Certains portent des djellabas Nike ou Adidas, d'autres sont nus. La masse se fait compacte, je saisis sur sa cale une boule de bowling, et les voilà victimes de *l'Accident Island*. Bien des corps juchent le sol ; je cours jusqu'à plus loin.

Plus loin c'est entre deux espaces, une halte. Me dis-je. Face à une plante d'attente. Je cueille une feuille, mais rien ne vient. Sur tout le périmètre, la suite est comme figée, immobile. A qui est-ce que j'échappe. Et au bout de chaque tige une tête de loup blanc, c'est bien ce que je vois, une tête de loup blanc, chaque ticket en est une.

Je suis la voix de Charlie Brown et j'affirme qu'en toute chose est le test de Rorschach. Les murs sont une cacophonie. Les visiteurs projettent et ils en foutent partout. Le familier se psychiatrise. Les névroses sont poisseuses, humides. La tapisserie se décolle. Les figures se démultiplient, s'animent. La lecture se fait froide, les motifs discursifs et dangereusement mouvants. J'ai un peu peur, je crois. Ils font semblant d'être gais, même le conservateur qui vernit les petits fours s'amuse de chaque tache auprès d'une femme sans âge. Mais c'est trop d'inconscients qui rampent à même le soir, ça ne me plait pas trop. J'ai vraiment peur, je crois. Les fantômes des vivants, c'est ce qu'il y a de pire.

Vers le Nord. Il faudrait y aller en surf canadien. Neige drue, de Nice. Longue marche, puis. Une enseigne au fond du couloir *Belgium Spiritum Sanctum*. Je pousse la porte. Toujours et encore un ticket. Dans le stock de Willie Wonka il y a juste du chocolat et beaucoup de réalité. Dehors ils jouent des maracas en mangeant du pop corn. J'en vois un ou deux s'étrangler. Une authentique gravure visionnaire falsifiée, puis un cri de ralliement en patois médiatique. Chacun cherche sa langue et sait qui l'a mangée. *Just donuts*.

Suite balinaise, je cours encore. Me cogne contre le *Chaquarium*. La langue, encore, toujours. Une fourche. La donner. En avoir ou pas. Je me rapproche de la transition, je le sais et l'entend, il y a des demi-tours. Linéa déchaîné amorce un pas de danse ; boulevard, ciment, autruche. Diodes mini-automates, Walk / Don't Walk / Moon Walk. Je traverse. En face un petit garçon demande à sa maman si ça se mange, les œufs de voiture.

Les traces de gens sur le plancher, c'est les sensations esthétiques. C'est comme deux courants chauds qui s'emparent du dedans, alors ça fond de l'intérieur. Ça fait toujours comme ça, et ça non plus, on n'y peut rien. C'est parce que c'est joli et parce que ça fait sens. Je crois que ça s'appelle la poésie. Ou quelque chose comme ça. Quelque chose qui devient laid dès qu'on doit le raconter, alors je préfère me taire. D'ailleurs il se tait toujours, François Curlet. A part par sms.

Un petit attroupement autour d'un drôle d'entracte. Je rampe sous le diplodocus, traverse le saloon où les confidences jouxtent le sapin d'Oregon. Les yeux fermés, pour éviter à mon tour de. Ils boivent. Sur un support en plexiglas, un de mes congénères a été disséqué. Il ne lui reste rien, que ses globes oculaires et un souvenir lointain. Le cartoon inconnu. J'ai sûrement un peu froid.

Quelqu'un me reconnaît. Un autre et puis un autre. Eux qui ne m'assiégeaient guère quand j'en avais besoin, les voilà à présent avides et excités. Je n'ai plus de marchandise, ils m'ont dévalisé. Je grimpe un escalier, passe devant une vitrine mais n'y vois pas de petit chien. Juste des spectateurs pris au piège, objets. Le végétal gagne du terrain. La compétition fait de même. Tous commencent à se déciller.

Je suis la voix de Charlie Brown et tout s'inverse ou s'invalid. Les Simpson désormais incarnent la sainte famille ; les secrets sont publics et les cagettes en bois précieux. Les pratiques sont diverses, les situations mises, en circulant vivement les matériaux. Protéiformes. Des petits rien trempés dans de la soude caustique. C'est ça qui les rend fous, je pense. Il devient nécessaire de m'en débarrasser. La masse devient compacte, grouillante. Leurs mains essayent de me toucher, leurs doigts crochètent, s'agrippent. Je suis la voix de Charlie Brown et je n'ai plus tellement le choix. Je n'atteindrai jamais la face de l'interlude si je n'interviens pas. 70X x 15 x 15, Plastique. *Vous trouvez qu'un baril de pétrole coûte cher mais combien vaudrait un baril de Coca-Cola ? 72 \$ (Hugo Chavez, membre de l'OPEP).*

Attendu que :

- Le gourdin est une arme primitive, voire la plus basique des armes dites de mêlée ou de contact. Morphologiquement, le gourdin est un grand bâton fait pour frapper brutalement son adversaire ou toute autre chose. Il est généralement utilisé à une main, néanmoins il existe des gourdins exigeant les deux mains du guerrier, ils sont dénommés *quarterstaffs* en anglais.

- Le Coca-Cola est un soda, soit une boisson gazeuse sucrée. Sa marque commerciale a été déposée aux Etats Unis en 1893. La forme spécifique de sa bouteille a elle-même été déposée en 1960. Comme le confirme Wikipedia, le Coca-Cola est un des symboles forts des Etats Unis dans le monde depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale.
- Le baril est une unité de mesure principalement utilisée aujourd'hui pour le pétrole brut et ses dérivés. Un baril de pétrole équivaut à 42 gallons américains, soit environ 35 gallons impériaux, soit 159 litres.
- Hugo Chavez est un homme politique Vénézuélien, né le 28 juillet 1954 à Sabaneta. Depuis le 2 février 99, il est le président de son pays.
- L'OPEP est un acronyme signifiant Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole (Organization of Petroleum Exporting Countries). L'OPEP est une organisation intergouvernementale visant à négocier avec les sociétés pétrolières pour tout ce qui touche à la production de pétrole, son prix et les futurs droits de succession.
- Le Coca-Cola tire son nom de sa première composition : la feuille de coca et la noix de cola.
- En 1954, le slogan de Coca-Cola était *You'll Go Better Refreshed*. En 1999, *Always Coca-Cola*.
- La consommation mondiale de Coca-Cola avoisine les 13 milliards de litres par an.
- La boisson Coca-Cola est consommée plus de 683 millions de fois par jour dans près de 200 pays soit 28 millions de fois par heure.
- Il faut 9 litres d'eau pour faire un litre de Coca-Cola.

Jumbo est une arme redoutable. Une constellation d'ecchymoses. Et peut-être bien quelques morts. La commissaire d'exposition en a perdu ses accroche-cœurs, elle éponge ce qu'elle peut à renfort de chemises. Elle qui hait les dimanches, c'est toujours vendredi.

Je pensais que ça suffirait. Qu'après avoir vaincu tant et tant de visiteurs, qu'après m'être frotté à tant et tant de pièces, j'atteindrais sans encombre ma pause si méritée. Hélas³. C'était donc sans compter sur l'araignée mutante. Un piège en acier martelé. J'ai un peu mal, je crois.

Je ne sais pas combien de temps je me suis endormi. Est-ce que j'ai rêvé pendant que les autres dormaient, par exemple. Est-ce sur l'arbre, toujours, fleurissent les médaillons. Est-ce que les coquillages renferment les génies ; est-ce que l'on pourrait mettre Notre-Dame en bouteille. Est-ce que je suis vraiment bien celle que vous croyez.

C'est Ann Lee qui m'a réveillée. Dans ces cheveux, aucun insecte. Juste des pixels et du vent. Un vent très doux, qui tresse dans sa rosée des brassées d'ADN. Sans son lit, une princesse. Et devant moi, enfin, trois énormes petits pois. Un décompte à votre façon. Alors, oui, je reprends mon souffle car bientôt c'est une œuvre en cours à traverser. Un œuvre en chemin de traverse, à l'ombre de la montagne Sainte Geneviève, au creux d'un cheval à bascule, contre-champ au soleil d'hiver.

Je suis la voix de Charlie Brown. François Curlet, mon cerf-volant, dans son cerveau toujours il vole, alors je crois que je vais rester. Il déplace se déplace, mon tricot comme drapeau je veux bien lui donner. Peut-être que de mon âme, un jour, il fera un ready-made. Moi j'ai toujours espoir, je suis écrite comme ça. A moins qu'il ne m'oublie, ou en préfère une autre.

Chloé Delaume, *Spezialität*, mars 2008.